

« Le mythe » de Radio Londres

De l'héroïsme comme terreau de la relève

« Mais tout le monde écoutait Radio Londres ! » La formule est univoque quand elle est prononcée par nos anciens qui racontent l'univers sonore de la Seconde Guerre mondiale. Les témoins de l'époque laissent entendre une histoire romanisée de l'onde interdite, celle qui faisait de la résistance depuis la capitale britannique en dépit des interdictions d'écoute martelées aux Belges par l'occupant allemand. Leur récit se cristallise autour des « messages personnels », autant de messages codés lancés par-dessus la Manche aux maquis du pays conquis. « Le canapé est au milieu du salon », « Néron a le nez pointu », ou « Archimède se mouche dans ses doigts » sont de tous les décors des films et des romans dont l'intrigue se déroule pendant les années noires. L'objet radio lui-même a acquis une force de suggestion renvoyant au discours de De Gaulle ou aux vers de Verlaine. Le souvenir de la guerre des ondes est pourtant falsifié par cette représentation d'un ralliement général, comme immédiat et instinctif, aux voix de la Belgique en exil. L'image du « poste » véhiculée aujourd'hui n'entretient parfois que des liens distendus avec la réalité de l'écoute clandestine d'alors. Que l'on s'entende : il ne s'agit pas de descendre « Radio Londres » de son piédestal, mais de montrer qu'on l'y a placée, volontairement. Qui sont alors les acteurs de cette héroïsation, quelle conscience avaient-ils de formater la mémoire collective et quels intérêts ont-ils pu y trouver ?¹

La résonance de la radio résistante sous l'occupation est indéniable. Les sources historiques convergent, entre les documents des services d'audience de la BBC, les enquêtes de la Sûreté de l'État belge en exil, les journaux intimes de la population occupée et les rapports des services de police et de propagande allemande. Les angoisses de l'occupant, qui chercha à museler les voix de Londres à coups d'ordonnances, de brouillage et d'arrestations, sont sans doute les plus révélatrices de l'écho du poste allié. C'est là d'ailleurs le véritable succès de l'onde interdite : si elle n'a pas toujours su soutenir le moral des auditeurs, elle a profondément ébranlé celui de l'ennemi.

Des mêmes sources émerge toutefois un faisceau de critiques qui écornent le discours laudatif formulé aujourd'hui à l'égard de Radio Londres. L'affront des chiffres est terrible. Certes, la question de la réception d'un message médiatique est éminemment épineuse, « piège »², « point aveugle »³, « mystère »⁴, ou « inconnue »⁵ des recherches historiennes.

¹ Pour un développement de la question, voir : Rase Céline, « *Radio Bruxelles au pilori* ». *Des ondes impures à l'épuration des ondes. Contribution à l'histoire de la radio, des collaborations et des répressions en Belgique (1939-1950)*, thèse de doctorat en histoire, UNamur, 2015.

² MÉADEL Cécile, « Mesures des audiences, audiences des mesures », communication à la journée d'étude *Les sources de l'audiovisuel*, Archives nationales, Pierrefitte-sur-Seine, 9 octobre 2014.

³ MARTIN Laurent, « La question des normes, entre le paradigme des effets et celui des usages », in GOETSCHEL Pascale et al. (dir.), *Lire, voir, entendre. La réception des objets médiatiques*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2010, p. 19 (Collection Histoire contemporaine).

⁴ DAYAN Daniel, « Les mystères de la réception », in *Le Débat*, n° 71, 1992/4, p. 141-157.

Mais bien qu'approximative, l'évaluation de l'audience potentielle est possible grâce au recensement des appareils de TSF organisé pour la redevance radiophonique depuis les années 1920. Ces données manifestent le rétrécissement du parc récepteur sous l'occupation. Les saisies et les réquisitions de postes, la paralysie de l'industrie radioélectrique, la pénurie de matières premières ont grignoté les possibilités logistiques d'écouter la radio pendant la guerre. Si 38,5 % des ménages belges étaient équipés d'un appareil de radio à la veille du conflit, moins d'un quart en possédaient encore un à la Libération. Et combien de ceux-là « prenaient » Londres ? Une bonne réception de la BBC n'était véritablement possible que sur ondes courtes. Or les meilleures estimations parlent de 60 % de postes montés sur ondes courtes en Belgique, les moins bonnes de 10 %. Aussi n'y aurait-il plus qu'entre 3,1 % et 18,7 % de foyers (ou entre 1 % et 5,8 % de Belges) capables de se brancher sur Radio Londres en 1942. On est loin de l'unanimité suggérée.

La représentation actuelle de la radio alliée achoppe sur bien d'autres points. Face à la féroce *Reichsrundfunk*, la station qui émet de la capitale londonienne apparaît comme une émanation de liberté. Se range pourtant derrière l'étiquette de « Radio Londres » une série d'autorités différentes qui ferrailent pour avaler le maximum de temps d'antenne. Sur les ondes de la BBC, les auditeurs belges ne peuvent capter que trente minutes d'émission quotidienne de « Radio Belgique », là où ceux de l'hexagone par exemple reçoivent vingt-huit heures de programme français. Le gouvernement belge est tellement mis à l'écart qu'il se résigne, en 1942, à monter sa propre station, la Radio nationale belge, grâce à un émetteur planté dans la colonie congolaise. Dans tous les cas, les émissions du « monde libre » sont ligaturées par une censure tatillonne qui n'a rien à envier aux pratiques goebbelsiennes. Les autorités belges et britanniques contrôlent l'ensemble des textes lus au micro et orchestrent une solide propagande antiallemande. Le ton du poste (joyeux selon la mémoire populaire qui s'est contenté d'en retenir les chansonnettes) est morne et monotone, plombé d'allocutions politiques. Les speakers sont souvent hargneux avec leurs appels aux meurtres des « traîtres ». Ils sont trop moralisateurs avec leurs « conseils » et leurs « mots d'ordre ». « La leçon de courage se donne facilement quand on est en sécurité »⁶, maugréent des Belges écrasés par l'occupation. Si la radio de Londres apparaît intimement liée à l'univers de la Résistance, notamment avec ses « messages personnels », si quelques campagnes, notamment celle des « V », témoignent de la capacité mobilisatrice du média, il apparaît que la presse écrite a été bien plus efficace dans l'organisation des forces vives. « Il ne faut pas, en d'autres termes, confondre l'influence, assurément grande, de la radio anglaise, et son incidence, indéniablement restreinte »⁷.

En fait, ce n'est que sur le tard que l'onde interdite a été canonisée. À peine entamé sous l'occupation, le processus commence véritablement dans l'effervescence du

⁵ MIERMONT Philippe, « La réception des messages de presse : une inconnue », in *Communication et langages*, 1973, n° 17, p. 58-65.

⁶ AGR, I 492/418, C3, Réponses au questionnaire sur l'écoute de la radio de Londres envoyé en Belgique par le SERA, [mai 1944].

⁷ WIEVIORKA Olivier, *Histoire de la Résistance : 1940-1945*, Paris, Perrin, 2013, p. 27.

débarquement : le poste est le héraut de la victoire. Il est de bon ton, et désormais commode dans cette débâcle allemande, d'être un auditeur clandestin. C'est un peu comme si quatre années de guerre se lissaient dans le souvenir des dernières semaines du conflit. La Libération finira de porter aux nues la radio « victorieuse » qui s'écoute maintenant à grand bruit toutes fenêtres ouvertes.

Dans l'immédiat après-guerre, cette idéalisation de Radio Londres s'opère tant au niveau de la mémoire individuelle que de la mémoire collective, les deux interférant l'une sur l'autre de façon itérative au point de fabriquer un souvenir consensuel amarré à quelques reliques communes. Cette œuvre de simplification répond aux besoins des autorités restaurées comme du citoyen ordinaire. Les ministres qui reviennent de Londres savent pertinemment combien les Belges ont pu les considérer comme des planqués. Le gouvernement est donc en quête d'épopées patriotiques pour redorer son blason, créer un sentiment d'appartenance et travailler à la relève. D'en haut s'orchestre ainsi le récit d'une nation résistante tout entière « à l'écoute » des voix de l'exil. Radio Londres fonctionnera désormais comme une métaphore de la geste résistante. Des auditeurs clandestins arrêtés par les Allemands sont sacrés au rang des héros véritables. Certains décrochent des statuts de reconnaissance nationale, notamment le titre de Prisonnier politique, pour avoir seulement réceptionné la propagande alliée. Ils sont agités comme symbole de l'unité de la Nation.

D'en bas, les « bibiciphiles » autoproclamés, surtout ceux de la dernière heure, sont nombreux. Prétendre avoir « pris » Londres est un mensonge pieux, invérifiable, qui donne bonne conscience et compense la résignation lasse. Pour beaucoup, c'est une façon de racheter la culpabilité latente de son attentisme, de dissimuler le complexe de sa propre passivité perçue comme médiocre à la lumière de la Libération. Mais cette « pose historique » est le plus souvent inconsciente, résultat d'une tendance au conformisme. La presse et la radio, bientôt la télévision, le cinéma et la littérature, resserrent le souvenir de la guerre sur l'héroïque Radio Londres. Nul n'ignore l'indicatif des « Français parlent aux Français ». On passe ainsi « de l'amplification mythique à la banalisation dans les imaginaires au quotidien »⁸. « Mais tout le monde écoutait Radio Londres ! », raconte donc, au diapason et en toute sincérité, toute une génération de grands-parents à leurs petites têtes blondes.

Céline Rase
Docteur en histoire (Université de Namur)

⁸ PIROTE Jean, « L'histoire des violences guerrières à la croisée des réalités tangibles et de la pensée mythique », in VAN YPERSELE Laurence (éd.), *Imaginaires de guerre. L'histoire entre mythe et réalité : Actes du colloque, Louvain-la-Neuve, 3-5 mai 2001*, Louvain-la-Neuve, Bruylant-Academia, 2003, p. 23 (Transversalités, 3).